



ONZIÈME ASSEMBLÉE DE LA FLM
MATÉRIEL D'ÉTUDE

Quatrième jour

Avoir en suffisance



Fédération luthérienne mondiale
– Une communion d'Églises

DONNE-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN QUOTIDIEN



Le matériel d'étude de la Onzième Assemblée de la FLM prend en compte l'accent régional de la vie culturelle de la réunion. Chacune des six brochures comprend une contribution d'une région de la FLM sur des "questions soumises à notre réflexion" (p. 7), un cantique (p. 8), un article spécial (p. 10) en rapport avec le thème de l'Assemblée "Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien", et une information sur certains aliments de base de la région (p. 16).

Cette brochure est dédiée à la région d'Afrique.

Éditions parallèles en anglais, allemand et espagnol :

LWF Eleventh Assembly, Study materials
- Day Four: Having Enough

Elfte LWB-Vollversammlung, Studienmaterialien
- Tag Vier: Genug haben

Undécima Asamblea de la FLM, Material de estudio
- Cuarto Día: Tener lo Suficiente

Publié par

La Fédération luthérienne mondiale
– Une Communion d'Églises
Bureau des Services de communication
150, route de Ferney
C.P. 2100
CH-1211 Genève 2, Suisse
www.lutheranworld.org

Préparation pour la publication, traduction, révision, couverture, maquette, recherche photographique:

Bureau des Services de communication de la FLM en collaboration avec Joëlle Gouël, Michel Hourst et Françoise Nagy.

Textes

Étude biblique, méditation et groupes villages (pp. 3-6, 9 et 11-15): Erwin Buck (Église évangélique luthérienne au Canada).
Questions (p. 7): membre de la région d'Afrique du Comité de planification de l'Assemblée Angelene Swart (Eglise morave d'Afrique du Sud).
Article (p. 10): Simon Djobdi (Eglise évangélique luthérienne du Cameroun).
Information sur les aliments de base (p. 16): Miriam Reidy Prost.

Illustrations de couverture

© Joel Catchlove
(Fond) © FLM-Mozambique

Conception du logo

Agence Leonhardt & Kern (Allemagne)

Droit d'utilisation

Église évangélique luthérienne du Wurtemberg (ELKW) et FLM

Distribution :

assembly@lutheranworld.org

Imprimé en Suisse par SRO-Kundig sur papier certifié FSC



© Joel Catchlove

Étude numéro quatre : Avoir en suffisance

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien

Le sens des mots

Dans l'oraison dominicale, il convient de faire une distinction entre « quotidien » et « aujourd'hui ». Le terme « aujourd'hui » se rapporte à un moment particulier du temps, alors que l'expression « quotidien » ou « de ce jour » (traduction littérale du grec) signifie quelque chose qui est « approprié », « convenable », « suffisant » pour une certaine période ou pour un certain but – c'est pourquoi la TOB traduit cette expression par : « le pain dont nous avons besoin ». Pour étudier plus avant les implications de ce terme, nous allons passer en revue plusieurs passages bibliques qui parlent de ce qui est *suffisant*, de ce qui permet de satisfaire les besoins humains.

La veuve et le prophète (1 Rois 17,7-16)

L'hospitalité en temps de famine

Une bouche de plus à nourrir – c'était bien la dernière chose dont avait besoin cette femme ;

comme si elle n'avait pas assez de mal à survivre avec son fils ! Manifestement, depuis la mort de son mari, elle était seule à assurer leur subsistance à tous deux. Ses coffres à provisions étaient vides ; elle s'était résignée à bientôt mourir de faim avec son fils. Elle se dispose maintenant à préparer son dernier repas en utilisant ses dernières réserves d'ingrédients essentiels : de la farine et de l'huile.

Et voilà qu'arrive un étranger chevelu. Dès le début, il y a déséquilibre de pouvoir entre les deux. Il prend le commandement : « Va me chercher, je t'en prie, un morceau de pain dans ta main ! » (17,11), exige-t-il. Et quand, en appelant à Dieu, elle affirme qu'elle n'a pas de pain chez elle, qu'il lui reste juste « une poignée de farine et un petit peu d'huile » pour son dernier repas avec son fils, il insiste : « Fais-moi d'abord une petite galette et tu me l'apporteras » (17,13). Sans y avoir été invité, il s'est installé comme chez lui ; et il lui dit ce qu'elle doit faire – pour lui ! Il lui impose de partager avec lui le peu qu'elle a, pas même assez pour ne pas mourir de faim. Et elle obéit !

Dans toutes les cultures, les règles de l'hospitalité sont très complexes. Dans certaines cultures orientales, des Occidentaux invités à prendre un repas chez des gens sont parfois très surpris de constater que leurs hôtes ne mangent pas avec eux : c'est la coutume. Ou, plus précisément, c'est la loi de l'hospitalité, qu'il ne faut pas violer : « Non, non, nous ne mangerons pas avec vous ! Vous êtes nos invité(e)s. » Les visiteurs et visiteuses sont plutôt perplexes. Est-ce que, à l'époque, c'étaient les mêmes lois de l'hospitalité qui étaient en vigueur en Phénicie ?

À vrai dire, même en tenant compte des règles de l'hospitalité de son propre peuple, le visiteur israélite (la femme découvrira par la suite que c'est un prophète) a un étrange comportement : il a la présomption de dire à son hôtesse ce qu'elle doit faire et il exige d'être servi en premier. La simple politesse exige que, lorsqu'on est invité chez quelqu'un, on mange ce qu'on vous sert. Mais cette femme ne tient pas compte du comportement grossier de l'intrus ; elle se comporte en hôtesse modèle. Elle ne l'insulte pas, alors qu'il a été moins que poli à son égard. Elle fait ce qu'il a demandé. Elle lui donne ses dernières réserves de nourriture. Bien sûr, ce parasite lui a assuré : « Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : «Cruche de farine ne se videra, jarre d'huile ne se désemplira jusqu'au jour où le Seigneur donnera la pluie à la surface du sol». » (17,14) Mais qu'est-ce que cela peut bien lui faire à cette Phénicienne, dans ce pays qui est celui de Jézabel ? Qui est-elle pour que le Dieu d'Israël se soucie d'elle ?

Un prophète dans la clandestinité

Élie le Tishbite, de la population de Galaad (en Israël, à l'est du Jourdain), s'était violemment heurté à Achab, roi d'Israël, et à sa femme Jézabel, fille du roi de Tyr, en Phénicie. Ils en voulaient à sa vie. Il était allé se cacher d'abord en Israël, dans le ravin de Kerith, où des corbeaux lui avaient apporté de la nourriture (17,1-7) ; puis, lorsque le torrent fut à sec, il s'en fut à Sarepta, en Phénicie (17,8-24).

Ce « prophète » est en fuite ; les agents du roi le recherchent. Après s'être échappé de son pays, il est désormais en terre étrangère. On peut trouver un certain humour grinçant à ce récit : le prophète de Dieu cherche à se cacher (!) ; alors Dieu lui fait rencontrer quelqu'un que personne ne remarquera : une veuve qui ramasse du bois pour faire du feu. Il devait y avoir des centaines, sinon même des milliers de femmes qui en faisaient autant dans la région, et personne ne prêtait attention à elles ; elles auraient aussi bien pu être invisibles. C'était la cachette parfaite ! Le prophète a besoin d'un lieu où se loger et se nourrir pendant assez longtemps, et Dieu l'envoie chez une veuve qui prépare son dernier repas et s'attend à mourir ensuite ! Le prophète avait dû quitter sa cachette précédente parce que le torrent de Kerith

était à sec (17,5-7) ; alors Dieu l'envoie quelque part où il y a de l'eau (17,11) – mais rien à manger !

Pourtant, Élie n'arrive pas les mains vides ; sa bienfaisance se manifestera de trois manières. D'abord, lorsque le fils de la veuve tombe malade à en mourir, Élie prie pour elle et pour son enfant ; grâce à lui, celui-ci est sauvé et reprend des forces.

Ensuite, Élie transmet à cette femme la promesse que Dieu veillera à ce qu'elle ait toujours suffisamment de provisions, assez en tout cas pour survivre. Elle le croit et continue, comme chaque jour, à préparer le frugal repas ; elle constate alors que le Dieu d'Israël tient bien sa promesse (17,24) : chaque fois qu'il lui faut s'occuper du repas suivant, il reste toujours « quelque chose », suffisamment pour le préparer.

Mais il est indubitable que ce que le prophète Élie lui donne de mieux, c'est cette exhortation : « Ne crains pas ! » (17,13) – une exhortation que Jésus a fréquemment adressée à des gens qui affrontaient de terribles difficultés et qui, manifestement, avaient très peur et avaient besoin d'être rassurés et d'entendre de tels mots de réconfort.

Quand y a-t-il en suffisance ?

Que signifiait « suffisance » pour la veuve, son fils et son hôte ? Manifestement, aucun d'eux ne vivait dans l'abondance ; ils avaient tous trois appris à se contenter du strict minimum ; ils s'étaient accoutumés à vivre « à la limite », en quelque sorte. Sans doute Élie a-t-il fréquemment assuré à la veuve qu'il se contentait d'une nourriture frugale ; dans sa cachette précédente, il s'était nourri de la viande avariée et des morceaux de pain laissés par des corbeaux. Et on peut certainement penser que, dans leurs discussions, ces trois personnages évoquaient l'Exode (Ex 16,1-15) : pendant quarante ans, le peuple d'Israël avait survécu dans le désert en ne mangeant qu'une ration quotidienne de manne et des caillies ; les Israélites n'avaient pas eu faim, ils avaient eu en suffisance.

D'une manière ou d'une autre, chez la veuve, il y avait toujours juste assez ; pas d'excédent, pas de luxe, pas d'excès, pas même de déchets : la vie se poursuivait en communauté : la femme, son fils – et le prophète qui, bientôt affronterait le roi et exigerait que justice fût faite.

L'employeur généreux (Matthieu 20,1-16)

Une situation critique

Imaginez la saison des vendanges dans le sud-est du bassin méditerranéen : il fait très chaud (20, 12). Le vent qui souffle en permanence du désert dessèche tout ce qui porte feuilles, et il est très désagréable pour toutes les créatures qui ne trouvent pas une place à l'ombre pour échapper aux rayons

directs du soleil brûlant. Le plus pénible, c'est le début de l'après-midi : à ce moment-là, tous ceux qui le peuvent font une longue sieste.

Le raisin est juste à point : il s'agit de le cueillir avant qu'il ne se dessèche sur les sarments ou ne commence à pourrir. Et le raisin s'abîme encore plus vite une fois qu'il a été cueilli : il faut s'en occuper immédiatement, faute de quoi il va se gâter du jour au lendemain ; on ne pourrait alors plus s'en servir pour faire du vin ou des raisins secs. La situation est critique : c'est tout le succès de la vendange qui est en jeu.

Les ouvriers sont très demandés ; même les travailleurs et travailleuses occasionnel(le)s sont les bienvenus. Tous les propriétaires de vignes cherchent des gens capables de cueillir et de transporter les grappes : femmes et hommes, jeunes et vieux, migrants et saisonniers ; la seule question qu'on leur pose, c'est : « Pourquoi ne t'ai-je pas trouvé/e plus tôt ? »

Nous suivons un employeur qui se démène pour trouver des ouvriers qui vendangeront sa vigne. Il va sur la place publique avant le lever du soleil ; aux ouvriers et ouvrières qu'il y trouve, il fait une offre : le salaire quotidien habituel (20,2). Le propriétaire est désespéré ; toute la journée, il retourne sur la place en espérant y trouver des ouvriers : en milieu de matinée (20,3), à midi et au milieu de l'après-midi (20,5), et même une heure à peine avant le coucher du soleil (20,6), alors que, en début de soirée, l'air commence à fraîchir. Il ne prend pas le temps de discuter du salaire : « Allez vite, leur dit-il simplement, je vous paierai bien, faites-moi confiance ! » Et ils y vont.

Le versement du salaire

L'employeur applique l'ancienne prescription (cf. Lv 19,13) selon laquelle l'ouvrier ou l'ouvrière doit recevoir son salaire le soir, avant de rentrer à la maison (cf. 20,8). Cette disposition montre bien à quel point la Loi mosaïque se préoccupait du sort des ouvriers à la journée. Les journaliers ne sont pas riches ; ils ne peuvent pas se permettre d'étaler leurs dépenses sur plusieurs jours ; s'ils devaient être payés à la fin du mois ou tous les quinze jours, cela leur poserait d'énormes problèmes. Ces femmes et ces hommes avaient besoin d'être payé(e)s immédiatement, faute de quoi ils/elles n'auraient pu, sur le chemin du retour, acheter de quoi nourrir leur famille. Si le/la salarié/e ne rentrait pas chez lui/elle avec la paie complète d'une journée, sa famille aurait faim cette nuit-là.

Au coucher du soleil, les ouvriers et ouvrières se rassemblent autour de l'intendant, qui a notamment pour fonction de noter les heures de travail de chacun/e et de distribuer l'argent en fonction des heures faites et du travail effectué.

C'est alors qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire : chaque ouvrier/ouvrière tend la main à son tour et l'intendant dépose dans chaque paume le

même montant – le salaire quotidien habituel. Forcément, tout le monde voit tout ce qui se passe – et les ouvriers comparent entre eux ce qu'ils ont reçu : « Combien as-tu gagné aujourd'hui ? » Tous ont reçu le même montant ! Incroyable !

En donnant pour instruction à son intendant de donner à chaque ouvrier/ouvrière le salaire d'une journée complète, l'employeur assurait à chacun/e les moyens d'offrir à sa famille un repas suffisant et donc de passer ensuite une bonne nuit. Ce que ce vigneron faisait là était totalement différent de ce qui se passait ce soir-là dans tout le reste du pays, et cela ferait sans doute l'objet de nombreuses conversations. L'employeur avait violé les règles du marché. Selon le modèle économique qu'il pratiquait, l'importance du salaire dépendait non pas du volume de travail effectué en échange mais des besoins des gens qui devaient vivre de ce salaire – remarquable exception à la pratique habituelle. Attendez un peu que les autres patrons apprennent cela ! Ils vont dire que c'est insupportable, que ça va vite mener à la ruine l'économie du pays. Qui est-ce qui a lancé cette idée ? Tout patron qui défend une telle « loi du marché » verra tous les autres se tourner contre lui. Mais est-ce qu'une telle « loi » n'éliminerait pas, d'un coup, toute la faim dans le monde ? Imaginez un monde dans lequel chaque travailleur ou travailleuse recevrait un salaire journalier (en espèces ou autrement) normal, suffisant pour lui assurer un niveau de vie décent !

Une telle « loi » verra-t-elle jamais le jour ? Eh bien, la réponse à cette question dépend, en fait, de la réponse à une autre question : les gens cesseront-ils un jour de penser qu'ils devraient, *eux*, recevoir plus que les autres (voir 20,10) ?

Les ouvriers, hommes et femmes, qui avaient travaillé toute la journée se seraient contentés de la somme qu'ils avaient reçue ; c'était précisément à ces conditions qu'ils s'étaient engagés à travailler. Et c'était absolument juste. Ils seraient rentrés chez eux satisfaits – s'ils n'avaient pas vu ce que d'autres recevaient. Ce qui, au départ, leur avait paru suffisant leur apparaissait désormais injuste, dès lors qu'ils comparaient leurs gains avec ceux d'autres ouvriers.

Peut-être s'agit-il effectivement d'une question de justice. À ceux et celles qui avaient pris le travail dans la vigne plus tard que les autres, l'employeur avait donné l'assurance qu'ils/elles recevraient un salaire « juste » (20,4). Alors, était-il « juste » que les derniers venus reçoivent le même montant que les autres ?

Tout dépend du sens que nous donnons au mot « justice ». D'après Paul (Rm 4,4), il y a au moins deux genres de justice (deux façons d'être « justifié »). Il y a la justice selon laquelle le salaire est considéré comme un *dû*, et il y a la justice selon laquelle le salaire est un *don*, une *grâce*. Dans notre



© Jennifer Beinhacker

parabole, l'employeur a osé introduire sur le marché le concept de la justice considérée comme un *don*, une *grâce* (comme un droit accordé par Dieu !).

Les premiers et les derniers

Cette parabole se termine sur ce bref commentaire : « Les derniers seront premiers, et les premiers seront derniers » (20,16). Mais comment faut-il comprendre ces mots ?

Le moment crucial de cette parabole se trouve à la fin du verset 8, lorsque l'employeur ordonne à son intendant de remettre « à chacun son salaire » : il apparaît que ce « salaire », ce n'est pas ce que chacun a gagné mais le salaire journalier habituel (cf. 20,9). Ce n'est pas que l'un/e reçoive plus d'argent et l'autre moins ; toutes et tous reçoivent la même somme. Ce dont se plaignent ceux qui ont été recrutés en premier, ce n'est pas que les derniers arrivés aient été payés les premiers, mais qu'ils aient reçu le même salaire qu'eux. Les premiers arrivés se sentent lésés : « Tu les traites comme nous ! » (20,12). Ce qu'ils refusent, c'est l'*égalité* ; ils ne veulent pas être traités à égalité avec les autres ; ils veulent être traités « justement » – quoi que cela puisse signifier.

Alors, comment interpréter ces paroles ? Pensez à ce qui se passe lorsque des gens se donnent la main pour former une ronde et danser : le cercle tourne et tourne, les gens se laissent aller avec bonheur ; ils dansent et ils rient, ils sautent de

joie et s'amuse bien ensemble. Dans une ronde, qui est le premier et qui est le dernier ? Le groupe forme un cercle fermé dans lequel nul n'est premier et nul n'est dernier. Chacun/e a une place équivalente : dans une ronde, il n'y a ni première ni dernière personne.

La parabole commence par les mots : « Le royaume des cieux est comparable... » Ce récit est une illustration de la vie avec Dieu ; c'est une vie où prévaut la justice – mais pas le genre de justice qui récompense ceux qui possèdent quelque chose et ne donne rien à ceux qui n'ont rien. Cette justice est une justice qui donne à chacun/e en fonction de ses besoins. Est-ce là ce qu'on entend lorsqu'on parle d'avoir en suffisance ?

Après avoir lu cette parabole, le lecteur ou la lectrice constate que plusieurs questions demeurent sans réponse – et peut-être ne peuvent-elles en recevoir. Cela peut fort bien être voulu. On a dit que la Bible n'est pas un livre de réponses aux questions que les gens se posent, mais qu'elle remet en question les réponses que les gens jugent aller de soi.

L'oraison dominicale est une prière humble : elle ne demande pas de privilèges particuliers ni de récompenses spéciales. Elle demande que toutes et tous puissent avoir en suffisance, que toutes et tous aient le nécessaire pour assurer à chacun/e une vie décente.

De la région d'Afrique

Questions soumises à notre réflexion

Dans maintes parties du monde, la crise de la famine ne cesse de s'aggraver.

Discutez des causes et des conséquences de l'insuffisance du pain quotidien alors qu'une minorité vit dans la surabondance.

La main d'œuvre bon marché est quelque chose de déshumanisant et d'injuste.

Comment l'Église peut-elle faire valoir la nécessité de pratiques équitables permettant à ceux qui travaillent d'assurer leur pain quotidien ?

Comment l'Église peut-elle contribuer à ce que les personnes les plus vulnérables et marginalisées de nos sociétés disposent chaque jour de la « cruche de farine » et de la « jarre d'huile ».

À votre avis, en quoi la vie spirituelle des personnes pauvres et vulnérables se trouve-t-elle influencée du fait qu'elles n'ont pas de pain quotidien en suffisance ?

Discutez de la manière dont l'Église peut traiter de ce problème dans sa pastorale et sa diaconie.

Discutez cette idée : « Les pauvres ont toujours assez pour partager. »



De Madagascar

Cantique

Jésus-Christ, fleuve de vie

Malgache : Valborg Andersen
Français : Joëlle Gouel

G. Wennenberg

Jé - sus - Christ, fleu - ve — de vi - e, Jé - sus, toi — no -
Jé - sus - Christ, ô pain — de vi - e, Com - ble - ment du
tre so - leil! C'est no - tre coeur qui — sup -
jour sans fin. C'est toi qui nous sanc - ti -
pli - e, Vivre en toi — est sans pa - reil!
fi - e Dans la clar - té du ma - tin.
Ô Sau - veur, lu - mière en che - min, Chan - ge
Ô Sau - veur, sain - te pa - ro - le, Al - pha,
le brouil - lard du jour, — Grâ - ce de nos
O - mé - ga bé - ni, — Joie et danse, et
len - de - mains, — So - leil, tu — es notre a - mour!
fa - ran - do - le, Jé - sus, tu es no - tre vie!

Titre original : *Jeso Loharanon 'Aina*

Reproduit avec la permission du titulaire des droits d'auteur

Valborg Andersen (1851-1935), missionnaire norvégien, enseigna à
"Antsahamanitra pigeasy!" (école de filles), fondée en 1872 par Johanna Borchgrevink.



© FLM/ALWS/Chey Mattner

Méditation

Moins, c'est plus (Luc 12,16-20)

« Te voilà avec quantité de biens en réserve pour de longues années ; repose-toi, mange, bois, fais bombance... »

Que faire quand on est un nouveau riche ? *Elle* pense qu'elle peut vivre encore longtemps et elle ne veut pas être un fardeau pour quiconque lorsqu'elle sera vieille. *Lui* préfère placer son argent dans des titres bancaires qui dureront plus longtemps que lui. On pourrait dire qu'elle prévoit *sagement* l'avenir. Lui veut rester indépendant. Qui ne voudrait en faire autant ?

Mais c'est la crise ! Alors que les biens sont limités et que le monde connaît une explosion démographique, alors que la famine est endémique, un homme constitue des stocks de céréales pour les garder à l'abri des autres. N'a-t-il pas de conscience sociale ? Ne s'occupe-il donc que de son bien-être personnel ?

C'est un scandale que dans un monde où des millions de gens meurent de faim, quelqu'un se serve d'un bénéfice exceptionnel pour matelasser son propre lit.

Et puis je me rappelle ce que Nathan a dit à David : « Cet homme, c'est toi ! » (2 S 12,7)

Prière

Mon Dieu, aie pitié de nous lorsque nous sommes obsédé(e)s par le désir de posséder. Fais-nous découvrir la vie meilleure qui peut être la nôtre. Montre-nous la joie de vivre avec moins pour que d'autres puissent avoir plus – et pour que toutes et tous puissent être nourri(e)s.

Amen

« Ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ses biens. »

Luc 12,15

L'Église camerounaise tend la main aux victimes de la lèpre

Venu du Tchad, Rouloudji David a 42 ans. Avant son entrée à la Léproserie de Foubarka, il avait longtemps cherché à se faire soigner traditionnellement et subissait les moqueries de ses proches. Il est maintenant guéri mais n'arrive pas à trouver une épouse : « J'ai consacré assez de temps et d'argent à chercher une femme. Mais les familles me trompent et me refusent leurs filles. »

Il n'a plus de nouvelles de sa famille depuis son arrivée au village de Foubarka, situé au nord ouest du Cameroun mais il n'a pas envie de rentrer chez lui : « Dieu m'a donné une nouvelle famille. J'ai trouvé ici des frères et sœurs qui ont une même histoire ». Foubarka, qui se trouve à 80 km de la ville de Ngaoundéré, n'est pas un village ordinaire. C'est une léproserie, gérée par l'Église évangélique luthérienne du Cameroun (EELC). Elle peut accueillir jusqu'à 40 lépreux et lépreuses, qui viennent du Cameroun, de la République centrafricaine et du Tchad.



Des lépreux vendent sur le marché les ignames qu'ils ont cultivées, montrant ainsi qu'ils contribuent à la sécurité alimentaire de leur communauté. © EELC/ Djobdi Simon

En quête du pain quotidien

Foubarka signifie « village béni ». Ce nom lui a été donné par les lépreux(ses) pour marquer l'action bienfaitrice de l'Église. Djimbradiyom Emmanuel raconte : « Avant, dans mon village, j'étais traité comme un chien. Le jour, je me cachais dans la brousse, et je revenais la nuit chercher à manger dans les poubelles ».

En s'occupant des lépreux(ses), l'EELC lutte contre l'injustice sociale ; elle voudrait que tout

enfant de Dieu mange à sa faim. Elle loge, nourrit et soigne gratuitement 20 chrétien(ne)s et deux musulman(ne)s.

Garbon Jeanne, qui vit ici depuis 29 ans, a 5 enfants ; son mari l'a rejetée. Pour elle, ce que fait l'EELC, c'est « l'Évangile en acte. C'est Jésus Christ qui vient essuyer nos larmes et nous redonner espoir ». Mais elle s'inquiète de la diminution des dons : « Nous ne mangeons plus à notre faim. Je prie Dieu de nous donner notre pain quotidien ».

Lutter contre la pauvreté, c'est combattre la lèpre

L'EELC a de plus en plus de mal à aider les lépreux(ses) : elle ne reçoit plus de subventions de ses partenaires. Et les malades le paient de leur vie. Djobdi Samuel, responsable de la léproserie, avoue : « Depuis 2007, j'ai enterré dix de mes amis. Nous manquons de médicaments et de nourriture ».

L'Église aide la léproserie à devenir autonome, notamment en achetant de la terre agricole ; les lépreux(ses) peuvent ainsi se nourrir et vendre leurs excédents.

À force d'accompagner l'infirmier, Rouloudji David a acquis quelques notions de médecine. Il aide à soigner les malades et les assiste dans les travaux agricoles.

Beaucoup de lépreux(ses), trop malades, ne peuvent travailler aux champs et restent pauvres. Rouloudji David affirme : « Lutter contre la pauvreté, c'est combattre la lèpre ».

L'œuvre diaconale de l'Église évangélique luthérienne du Cameroun

Sous diverses formes, l'Église évangélique luthérienne du Cameroun a toujours pratiqué la diaconie. Dès 1925, elle a secouru les esclaves des guerres tribales. Aujourd'hui, elle secourt les malades, les orphelin(e)s et les veuves. Son Service du Développement Communautaire aide les paysan(ne)s à assurer leur autosuffisance alimentaire. Elle scolarise les enfants des rues dans des centres de réinsertion où sont donnés des cours d'alphabétisation, de couture et de cuisine.

Thème du jour

Ce qui est suffisant

Dans le culte et l'étude biblique d'aujourd'hui, nous nous sommes interrogé(e)s sur la quantité (de pain) qui est suffisante. Nous savons que, de nos jours, la famine est largement répandue, alors que certain(e)s vivent dans une richesse extrême ; dans ces conditions, comment déterminer ce qui est une utilisation responsable des ressources que Dieu a mises à notre disposition ? Pour nous aider à le faire, nous avons étudié l'histoire de la femme de Sarepta et du prophète de Galaad, qui vivaient à la limite de l'existence humaine, ainsi que l'histoire de l'employeur qui avait une conscience sociale. Dans la méditation, nous avons également esquissé l'histoire de la personne qui, tout à coup, se trouve très riche. Dans chacun de ces cas, qu'est-ce qui était suffisant ? Qu'est-ce qui était inacceptable ?

Dans les groupes villages, nous allons considérer certains problèmes actuels en rapport avec ce qui est suffisant et ce qui est excessif.

Groupe village 1 : Bonne terre – eau pure

Bonne intendance de la création et développement économique

Le point

- Réfléchissons quelques minutes sur ce que nous avons entendu et vu ce matin. Qu'est-ce qui, pour vous, mérite particulièrement de retenir notre attention ?

Pouvons-nous avoir l'un et l'autre ?

Lorsque nous disons que nous devons être de bon(ne)s intendant(e)s de la création, nous voulons parler des efforts que nous devons faire pour que la terre reste saine et continue à offrir un habitat approprié à la riche multiplicité des espèces vivantes. Par contre, le développement économique tend à mettre en danger la survie et le bien-être de nombreuses créatures. Ces deux objectifs – prendre soin de la création et assurer le développement économique – semblent donc mutuellement exclusifs. En est-il nécessairement ainsi ?

- Donnez des exemples de développement qui sont nocifs pour la création. Pourquoi certain(e)s encouragent-ils/elles vigoureusement ce genre

de « développement » ? À qui cette tendance profite-t-elle ? Pouvez-vous citer un exemple de développement économique qui, dans votre région, tient compte de la dimension écologique ?

Veiller sur la création

Sur notre planète, la vie est soigneusement équilibrée. Si on perturbe cet équilibre en un lieu particulier, cela risque d'avoir des répercussions de l'autre côté du globe, lorsque les oiseaux migrateurs reviennent sur leur territoire saisonnier. Cela peut avoir des répercussions négatives sur les êtres humains, les animaux et même les plantes.

La première mission que Dieu a confiée aux êtres humains fut d'être de bons intendants de la création. Servir Dieu, c'est veiller au bien-être de toute la création de Dieu : les êtres humains, les animaux, les minéraux et les végétaux, dans la complexité de leurs relations mutuelles. L'avenir de l'humanité dépend de la santé de l'environnement. Veiller au bien-être de la création est quelque chose qui ne se négocie pas.

- Parlez de cela : Quelles dispositions avez-vous prises récemment pour faire en sorte de prêter une plus grande attention à la dimension écologique dans votre vie quotidienne ?

Développement économique

Il nous faut repenser le sens que nous donnons au mot « développement ». Notre environnement est limité et il ne peut se régénérer indéfiniment. Le développement a lui aussi des limites ; il doit être viable à long terme. La croissance maximale ou l'accumulation maximale de bénéfices ne saurait être son objectif prioritaire. Le développement durable est source de bonheur dans la mesure où on vit dans la limite de ses moyens.

Développement rural

Les bonnes terres arables ne sont pas illimitées. Il est regrettable qu'on en détourne une partie pour construire des bâtiments et des parcs de stationnement. Les grandes propriétés terriennes et l'emploi de machines lourdes, qui fonctionnent avec des combustibles fossiles, sont contre-productifs. Pour que l'agriculture puisse véritablement se développer, il faut qu'il y ait plus de gens qui pratiquent l'agriculture mixte, permettant un mode de vie familial autonome.

- Réfléchissez : Que pourrait-on proposer aux gens pour les inciter à relancer la vocation du travail de la terre ?

Développement urbain

Ce qu'on appelle, dans une ville, le développement se traduit souvent par l'extension tentaculaire des villes, une circulation de plus en plus dense et complexe et une augmentation de la pollution. Les grandes villes sont-elles des foyers de vie saine ? La vie en ville pourrait être plus agréable si les villes gardaient une dimension modérée ou si elles nous offraient des quartiers ressemblant à des villages, où les voisins se connaissent par leur nom et où les enfants peuvent aller à l'école à pied. Les transports publics peuvent être suffisamment bien organisés et bon marché pour qu'il devienne absurde d'utiliser et de garer sa voiture dans les limites de la ville. Le renouveau physique et spirituel de quartiers débarrassés de la criminalité est peut-être bien la forme de développement la plus acceptable et durable.

➤ Réfléchissez : Pourquoi tant de gens quittent-ils les petites villes pour aller dans les grandes ? Pourquoi les migrant(e)s préfèrent-ils/elles se regrouper dans les grandes villes plutôt que de s'installer dans des petites villes ?

Développement spirituel

Un élément essentiel de tout renouveau est le renouveau de l'esprit et du cœur par le culte, la méditation et l'œuvre de paix – c'est là un thème qui fait vibrer une corde sensible chez de nombreux jeunes. En l'occurrence, l'Église a une occasion exceptionnelle d'appeler les gens à exercer de façon plus responsable et joyeuse les privilèges que Dieu leur a donnés et à adopter un style de vie plus simple.

Signes d'espérance

On perçoit des signes d'un changement important. « Penser vert » est désormais un slogan largement répandu, qui s'appuie sur la volonté de « réduire, réutiliser et recycler ». On constate des progrès manifestes en de nombreux lieux, avec l'amélioration de la qualité du sol, de l'eau et de l'air. Toutes ces tendances indiquent que nos enfants vivront peut-être, eux, dans un monde plus propre et plus vert. C'est peut-être là le début d'un changement collectif d'esprit et de cœur, un signe de repentance.

Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence,

pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait.

Rm 12,2

Groupe village 2 : Semaines

Semences génétiquement modifiées

Le point

➤ Réfléchissons quelques minutes sur ce que nous avons entendu et vu ce matin. Qu'est-ce qui, pour vous, mérite particulièrement de retenir notre attention ?

Quel est le problème ?

Le thème des organismes génétiquement modifiés (OGM) fait l'objet de nombreuses discussions. Dans certains pays, notamment aux États-Unis et au Canada, on cultive de nombreux produits obtenus par génie génétique. D'autres pays, par exemple la Nouvelle-Zélande et la Suisse, ont soit interdit la culture commerciale d'OGM, soit déclaré un moratoire à leur sujet.

➤ Parlez de cela : Quelle est la politique de votre pays à propos de la recherche sur les OGM, la culture de plantes dérivant d'OGM ainsi que la vente et la consommation de produits alimentaires contenant des OGM ?

Qu'est-ce qu'un OGM ?

La découverte de l'ADN a rendu possible la modification de la constitution génétique d'un organisme. Le génie génétique consiste à insérer un matériau génétique étranger dans le patrimoine génétique naturel d'un organisme. Ce matériau étranger peut provenir de la même espèce (modification *cisgénique*) ou d'une espèce différente (modification *transgénique*). L'application la plus connue de cette technologie est probablement la modification génétique des semences destinées à des cultures vivrières.

➤ Parlez de cela : Dans votre partie du monde, les gens ont-ils accès à des sources d'information sur la manière dont le génie génétique se distingue du

transfert naturel des gènes qui se réalise dans la fertilisation végétale et animale lorsqu'on greffe ou clone des arbres ou lorsqu'on produit de nouvelles variétés de fruits et de légumes ?

Avantages de cette technologie

La technologie des OGM a permis d'obtenir de nouvelles variétés de plantes résistant à la sécheresse, à l'excès d'eau et au gel, à certaines maladies et à certains parasites. Cela permet de réduire les dépenses de pesticides, d'insecticides, d'irrigation et de la culture du sol proprement dite. Certains organismes sont conçus pour donner des récoltes plus abondantes et pour utiliser plus efficacement les éléments nutritifs contenus dans le sol. D'autres donnent des produits qui contiennent plus d'éléments nutritifs et se gardent plus longtemps. On peut ainsi créer de nouvelles variétés de plantes alimentaires aux propriétés avantageuses. Certains de ces organismes produisent de l'insuline, des hormones et des acides gras oméga-3 – autant d'éléments bénéfiques pour la santé humaine. Le génie génétique humain permet de traiter des maladies génétiques.

➤ Discutez : Peut-on trouver d'autres avantages au génie génétique ? Celui-ci pourrait-il contribuer à résoudre la crise de la faim dans le monde ?

Risques inhérents à cette technologie

Que cela soit délibéré ou par accident, le génie génétique peut introduire des propriétés indésirables dans des espèces qui, normalement, ne présentent aucun danger. Par exemple, on a constaté que le soja génétiquement modifié, dans lequel on a introduit des gènes provenant de noix, avait des propriétés allergènes semblables à celles des noix. Avec le génie génétique, des organismes susceptibles de provoquer des maladies peuvent acquérir une certaine immunité contre les médicaments actuellement utilisés pour combattre ces maladies (par exemple résistance à la pénicilline).

Il est impossible de prédire les effets d'une modification génétique sur l'environnement. Par pollinisation croisée naturelle ou accidentelle, des propriétés indésirables des OGM peuvent se répandre alentour et s'attaquer à d'autres cultures, proches ou lointaines ; les conséquences peuvent être irréversibles.

Dans la mesure où les agriculteurs et agricultrices ont une préférence de plus en plus marquée pour les OGM, de nom-

breuses variétés vont disparaître, dont les gènes seront définitivement perdus pour la culture et la recherche.

Tout OGM est breveté par la société qui l'a mis au point (p. ex. Monsanto, Bayer), et cette société est alors en mesure de contrôler le marché des semences. Les agriculteurs et agricultrices ne pourront plus alors réutiliser leurs propres semences d'une année à l'autre. Cela rendra encore plus difficile l'agriculture indépendante et/ou biologique.

Le génie génétique appliqué aux êtres humains peut également provoquer chez eux des modifications qui seront transmises aux générations futures et par elles. Du point de vue éthique, peut-on accepter de modifier l'avenir des êtres vivants (y compris des êtres humains) d'une façon aussi radicale ?

- Quels autres dangers pouvez-vous prévoir ? La science se prend-elle pour Dieu ?

Quelles sont les options ?

- Questions à discuter : Les risques encourus en valent-ils la peine ? Existe-t-il des moyens de gérer les risques présentés par cette technologie ? Ou ne devrions-nous pas plutôt consacrer nos ressources à promouvoir et améliorer la forme durable et contrôlable de l'agriculture qui a fait ses preuves pendant tant de siècles ? Pouvons-nous faire les deux ? Considérez-vous que la modification génétique peut très bien faire partie du mandat divin de s'occuper du jardin (cf. Gn 1,28-30) ?

Groupe village 3 : Croissance – moisson

Les droits de l'enfant

Le point

- Prenons quelques minutes pour discuter de ce que vous avez vécu ce matin. Quels sont les sujets qui, à votre avis, mériteraient qu'on y réfléchisse plus avant ?

Les enfants ont des droits

Les enfants ont tous les droits fondamentaux qui sont reconnus aux autres

personnes. En outre, ils ont besoin d'une protection spéciale pendant toute la période au cours de laquelle ils se développent et grandissent. À ceux qui feraient du mal à des enfants, Jésus a lancé un avertissement particulièrement sévère (Mt 18,6), mais il a accueilli avec tendresse les petits :

« Laissez faire ces enfants, ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des cieux est à ceux qui sont comme eux. » (Mt 19,14)

- Parlez de cela : Pourquoi la société a-t-elle pensé que les enfants étaient faits pour être exploités ? Pour vous, qu'est-ce que cela signifie de penser que les enfants ont des droits ? Comment cette conscience des droits des enfants affecte-t-elle vos relations avec eux ?

Quels sont les droits des enfants ?

La Convention internationale des droits de l'enfant, adoptée par les Nations Unies en 1989, définit en 54 articles les droits humains fondamentaux des enfants. Les enfants ont le droit à la vie, le droit à un développement maximal, le droit à être protégés d'influences nocives et de tout abus ainsi que le droit de participer pleinement à la vie familiale, sociale et culturelle. L'obligation prioritaire des responsables se résume à ceci : qu'est-ce qui constitue « le meilleur intérêt de l'enfant » ? Partout dans le monde, tous les enfants sont censés avoir ces droits. Les gouvernements se sont engagés à assumer devant la communauté internationale la responsabilité de la manière dont ils traitent les enfants.

- Parlez de votre expérience personnelle : Comment se présente la situation dans votre partie du monde ? Dans quelle mesure les enfants y sont-ils en sécurité ?

Violations des droits des enfants

Les enfants sont victimes de la violence dans de nombreux contextes, notamment chez eux, à l'école et dans diverses institutions. On peut trouver des cas d'abus sexuel, de violence physique et de discrimination dans tous les contextes.

De nombreux enfants sont torturés, condamnés à mort, tués ou mutilés dans des conflits armés, obligés de vivre dans la rue, contraints de faire un travail dangereux, rendus orphelins (souvent à cause du VIH et du SIDA) ou abandonnés par leurs parents.

Beaucoup sont victimes de trafiquants spécialisés dans l'adoption, l'esclavage des enfants, le recrutement d'enfants soldats ou l'exploitation sexuelle. Souvent, les enfants sont traités comme des bêtes de somme, ou pire : comme des éléments indésirables qu'il faut éliminer (et, dans certains pays, les enfants abandonnés sont *effectivement* abattus la nuit comme des chiens).

De plus, les filles et les femmes sont victimes d'exploitation sexuelle, notamment de viol, en particulier lorsqu'elles sont employées de maison.

- Parlez de cela : Dans votre communauté, qui défend les droits des enfants ? Existe-t-il des dispositions qui permettent aux enfants de trouver du secours en cas d'urgence ? Qui se fait le porte-parole des droits des enfants ? Que fait votre Église à cet égard ?

La protection des droits des enfants

De nos jours, il peut être extrêmement difficile de sauvegarder les droits des enfants et d'empêcher qu'on leur fasse du mal. Les enfants ont besoin d'adultes qui les protègent ; il n'empêche que, dans le monde actuel, les parents doivent souvent conseiller à leurs enfants d'être très prudents.

Les enfants ont le droit de mener leur vie propre et d'avoir des ami(e)s, mais comment ceux qui sont responsables d'eux peuvent-ils s'assurer que les personnes avec lesquelles communiquent leurs enfants (par téléphone portable ou sur Internet) ont une bonne influence sur eux ?

Tout le monde peut se faire le défenseur des droits des enfants et s'associer à d'autres pour créer des groupes de soutien. Chacun/e de nous peut prendre leur défense, en appelant les voisin(e)s et les gouvernements à prendre des engagements responsables pour assurer le bien-être des enfants.

- Discutez des questions et problèmes soulevés ci-dessus.

Signes d'espérance

Dès lors que la société a pris conscience du fait que les enfants ont des droits, de nombreux progrès importants ont pu être réalisés pour assurer leur survie, leur santé, leur éducation et leur protection contre l'exploitation, les abus sexuels et la violence physique. Mais le risque est que la situation ne se dégrade à nouveau en raison de l'augmen-

tation de la pauvreté, de la faim, des conflits, et du VIH/SIDA dans le monde.

Notre avenir dépend de la bonne santé et de la bonne intégration des enfants. Les enfants ont besoin qu'on leur offre des possibilités de réaliser leur potentiel propre. Les enfants sont des trésors qui nous sont confiés à titre temporaire par un Dieu d'amour.

- Quelles propositions pouvez-vous faire qui permettraient de mettre à l'honneur la vie des enfants ? Qu'est-ce qui pourrait servir à affirmer la valeur de l'enfant considéré comme un être pleinement humain, apprécié, aimé et respecté ?

Groupe village 4 : Transformer ce qui a été moissonné

Consomérisme

Le point

- Prenons quelques minutes pour discuter de ce que vous avez vécu ce matin. Quels sont les sujets qui, à votre avis, mériteraient qu'on y réfléchisse plus avant ?

Vivre avec le consumérisme

Le consumérisme consiste à acheter plus que ce dont on a besoin, sans guère s'inquiéter de la qualité de ce qu'on achète, de sa durabilité ou de son impact sur l'environnement. Le consommateur ou la consommatrice croit trouver le bonheur en accumulant et consommant toujours plus de biens. Son principal objectif est de gagner de l'argent et de le dépenser. Le consumérisme a pour conséquence qu'on abandonne les valeurs et préoccupations spirituelles et sociales pour adopter celles du matérialisme, de la concurrence et de l'individualisme.

- Dans votre pays, le consumérisme est-il plutôt rare ou au contraire largement répandu ? Qu'est-ce qui vous permet de le dire ?

- Quel genre de faim pousse les gens à penser que, en mangeant plus, en buvant plus et en achetant plus, ils

comblent le vide qu'ils ressentent au fond d'eux-mêmes ? Qu'est-ce qui peut satisfaire ce genre de faim ?

La menace que constitue le consumérisme

Très souvent, on associe le consumérisme au monde occidental ; pourtant, les pays pauvres comptent eux aussi un certain nombre de consommatrices et consommateurs très riches. Comme une pandémie, le consumérisme peut infecter n'importe qui, y compris celles et ceux qui, en réalité, ne peuvent se permettre de s'offrir ce qu'ils/elles achètent. Les consommateurs ou consommatrices achètent alors à crédit et risquent la ruine financière.

Surconsommation

Le consumérisme est un mode de vie qui n'est pas durable, même si, à l'heure actuelle, il est rendu possible par d'énormes inégalités économiques. Par exemple, des accords commerciaux permettent à des pays riches d'importer des fruits et de la viande à bon marché de pays qui transforment des forêts tropicales en terres agricoles et paient des salaires de misère à celles et ceux qui y travaillent. Les indicateurs de développement de la Banque mondiale (chiffres de 2005) font apparaître que les 20% les plus riches de la population mondiale consomment 76.6% de la production totale. Si tous les pays décidaient d'atteindre ce niveau, l'écologie de la terre s'effondrerait.

- Question à discuter : Citez quelques-uns des effets de la surconsommation sur l'environnement et sur la pauvreté.

Conçus pour tomber en panne

Dans une société consumériste, l'objectif des industriels est de pousser les consommateurs et consommatrices à revenir fréquemment pour acheter encore plus. Pour cela, une solution consiste à fabriquer des produits de façon qu'ils ne durent pas longtemps, ou en faisant en sorte que, lorsqu'ils se cassent ou tombent en panne, il soit impossible ou trop coûteux de les réparer.

Gaspillage

La société du « jetable » dispose en surabondance de « résidus » qu'il faut stocker ou jeter. Cela crée des montagnes de déchets, souvent toxiques, avec la nécessité

concomitante de trouver des lieux pour les entreposer. Certains pays exportent leurs déchets vers des pays disposés à les accumuler – à prix d'argent. Cela répand la pollution jusqu'en des lieux qui n'en produisaient pas.

- Question à discuter : Le consommateur ou la consommatrice est-il/elle une victime passive du consumérisme ou un/e participant/e actif/active à la promotion du consumérisme ?

Vivre simplement !

Tout achat a des implications morales aussi bien qu'économiques. L'acheteur ou l'acheteuse *responsable* n'achètera que ce dont il/elle a besoin, et achètera des biens qui sont organiques, recyclés, réutilisés, produits localement, conçus pour durer et bénéfiques pour la santé ainsi que pour la vie communautaire et familiale. Plutôt que de faire directement des cadeaux à des ami(e)s et des connaissances, pourquoi ne pas se mettre d'accord avec eux/elles pour faire un don en leur nom à une organisation qui offrira à une famille pauvre des semences, des machines agricoles ou des animaux domestiques ?

- Discutez de ces questions : À quoi ressemble la « vie simple » dans votre partie du monde, et en quoi ressemble-t-elle à la « vie simple » dans d'autres parties du monde ? Qu'est-ce qui est une nécessité et qu'est-ce qui est un luxe ?

Signes d'espérance

Dans les pays infestés par le consumérisme, de plus en plus de gens sont attirés par un mode de vie différent, « alternatif ». Sur certains marchés, on trouve une large palette de produits « verts » ainsi que des possibilités d'investissement éthique. En général, les gens qui font le choix d'une « vie simple » découvrent que, en réduisant les excès de consommation, leur vie ne s'en trouve pas appauvrie mais au contraire enrichie : ils peuvent alors prendre le temps de se détendre, de cultiver les liens familiaux et sociaux et d'approfondir leur vie spirituelle.

- Comment l'Église peut-elle encourager le retour à une plus grande simplicité dans la vie quotidienne ?

« À quoi bon dépenser votre argent pour ce qui ne nourrit pas, votre labeur pour ce qui ne rassasie pas ? » Es 55,2a

Groupe village 5 : Rompre le pain – partager la solidarité

Relations œcuméniques

Le point

- Prenons quelques minutes pour discuter de ce que vous avez vécu ce matin. Quels sont les sujets qui, à votre avis, mériteraient qu'on y réfléchisse plus avant ?

Luthériennes et luthériens dans les relations œcuméniques

Les luthérien(ne)s aspirent à l'unité de l'Église. Au 16^e siècle, Luther voulait réformer l'Église ; son intention n'était pas de la diviser. Depuis, l'espoir persistant de l'unité visible a incité un grand nombre de luthérien(ne)s à participer très activement au mouvement œcuménique. En particulier à une époque comme la nôtre, marquée par la fragmentation, le monde a besoin d'un témoignage commun de l'Évangile.

L'activité de la FLM dans le domaine œcuménique s'est concentrée sur les dialogues théologiques bilatéraux. En 2010, des dialogues se poursuivent avec quatre partenaires des traditions anglicane, orthodoxe, réformée et catholique romaine. Lors de la présente Assemblée, nous accorderons une attention particulière aux conclusions de la Commission d'étude internationale luthérienne-mennonite, dont les travaux se sont déroulés entre 2005 et 2009.

Luthériens et anabaptistes : retour sur une douloureuse histoire de violences

Parmi les différents mouvements réformistes du 16^e siècle, il y avait de nombreux groupes qui considéraient que Luther et d'autres n'étaient pas allés assez loin pour rétablir les croyances et pratiques justes. Certains en appelaient à une Église volontaire dont les membres ne seraient baptisés que

lorsqu'ils pourraient confesser par eux-mêmes la foi chrétienne. Leurs opposants les appelèrent « anabaptistes » (littéralement : « rebaptiseurs ») ; mais, tout comme l'ont fait les « luthérien(ne)s » dans leur propre contexte, ces groupes décidèrent d'adopter le nom qui leur était donné. Depuis la fin du 16^e siècle, la plupart de ces anabaptistes sont appelés « mennonites », du nom d'un important dirigeant néerlandais, Menno Simons. Aujourd'hui, le partenaire de dialogue avec les luthérien(ne)s est la « Conférence mennonite mondiale – Communauté d'Églises anabaptistes ».

Cette relation pose aux luthérien(ne)s des problèmes très particuliers. Si on trouve dans les écrits luthériens, notamment dans la *Confession d'Augsbourg* elle-même, un certain nombre de condamnations virulentes portées contre les anabaptistes, on ne trouve pas, dans l'héritage des mennonites, de condamnation formelle du luthéranisme. Plus grave encore, des désaccords portant sur la doctrine et la pratique ont parfois servi de justification aux instances luthériennes pour persécuter sévèrement les anabaptistes et même pour les mettre à mort. Si les luthérien(ne)s ont eu tendance à jeter un voile sur cette histoire, sinon même à l'oublier, il n'est pas surprenant que les mennonites aient conservé et vénéré ces récits de la fidélité à leur témoignage malgré la persécution. Et ces souvenirs demeurent entre nos deux familles ecclésiales. Il s'agit de considérer cette histoire en face, ce qui pourrait permettre d'élargir la coopération dans la mission, de donner un ton nouveau au dialogue dans les autres domaines où subsistent des divergences, et de guérir une douloureuse division entre différents membres du Corps du Christ.

À la recherche d'un chemin de réconciliation

S'appuyant sur plusieurs dialogues locaux, les travaux de la Commission ont permis d'ouvrir de nouvelles perspectives sur l'époque où sont nés les mouvements luthérien et anabaptiste. Le simple fait de raconter ensemble l'histoire du 16^e siècle, dans un récit commun, est un acte qui implique, en soi, une certaine dose de réconciliation.

Comme beaucoup d'entre vous le savent après avoir lu le rapport de la Commission, cette histoire est complexe. Les luthériens ne furent pas les seuls à persécuter les anabaptistes ; ceux-ci furent parfois aussi

exécutés par des gouvernants catholiques et réformés. Tous les luthérien(ne)s n'admettaient pas ces condamnations à mort, mais beaucoup les approuvèrent ; Luther lui-même et Philippe Melancthon avancèrent des arguments théologiques pour les justifier.

Aujourd'hui, les luthérien(ne)s doivent considérer cette histoire avec les yeux grand ouverts et un cœur franc. Au cours de cette Assemblée, il est possible de dire – sous forme de résolutions et de prières – que cette persécution était erronée. C'était tout simplement une erreur. Et nous, luthérien(ne)s d'aujourd'hui, nous regrettons profondément ce pan de notre histoire, qui a contribué à maintenir la séparation d'avec nos sœurs et frères anabaptistes pendant 500 ans. Aujourd'hui, alors même que nous continuons à respecter les différentes manières dont la *Confession d'Augsbourg* et d'autres écrits du temps de la Réforme déterminent notre mode d'être des disciples, nous pouvons aussi prendre nettement nos distances par rapport à cet aspect de notre héritage.

Lors de leur Assemblée de juillet 2009, des responsables de la Conférence mennonite mondiale ont exprimé le désir de « cheminer avec » les Églises luthériennes lorsque nous étudierons l'héritage de violence que nous constatons de notre côté de l'histoire que nous partageons avec eux. C'est à nous, maintenant, de faire les pas suivants.

- Questions à discuter : Connaissez-vous d'autres cas où une génération s'est sentie appelée à se repentir des torts causés par ses ancêtres ? Quels sont les facteurs qui ont contribué à cette perception de la solidarité dans la responsabilité ? Ces situations peuvent-elles contribuer à éclairer la nôtre ? Existe-t-il d'importantes différences entre ces cas et le nôtre ?
- Qu'est-ce qui pourrait contribuer à faire avancer la réconciliation avec les Églises de la famille mennonite ? Concrètement, comment pourrait-on vivre localement une réconciliation plus complète ? Si vous connaissez des communautés mennonites, réfléchissez aux dons que chaque partie peut apporter à l'autre dans les relations œcuméniques.



Un aliment de base

Le millet

« Le millet qui pousse n'a pas peur du soleil. » (proverbe acholi*)

Le millet (ou mil), le sorgho et le manioc sont des cultures vivrières importantes en Afrique. Cultivées principalement par de petit(e)s agriculteurs/agricultrices dans les régions où il y a peu d'eau et pas d'engrais, ces céréales sont considérées comme des « cultures de pauvres ».

Le **millet** perlé a été domestiqué dans ce qui est aujourd'hui le cœur du désert du Sahara il y a plus de 4000 ans, et s'est répandu en Afrique de l'Est il y a environ 2 000 ans. Doté d'une forte teneur en amidon, le millet est une céréale hautement énergétique qui contient au moins 9% de protéines, sans présenter les problèmes de digestibilité du sorgho.

Tant le millet que le sorgho peuvent être bouillis, pilés (pour faire de la bouillie) ou cuits comme du pop-corn (pour des en-cas). On les utilise également en farine pour faire des galettes non fermentées. On peut aussi « malter » le sorgho, comme on le fait avec l'orge pour la bière, et le millet peut être cuit à la vapeur pour faire du couscous.

Le **manioc** a été amené d'Amérique du Sud en Afrique par des explorateurs portugais. Il constitue la troisième source mondiale d'hydrates de carbone pour l'alimentation humaine et représente une culture vivrière importante en Afrique centrale et occidentale. Cultivé pour ses racines tubéreuses riches en amidon, il pousse bien sur les sols pauvres avec peu de précipitations, et on peut le récolter en fonction des besoins, ce qui permet d'en faire une réserve en cas de famine.

La racine légèrement bouillie peut remplacer les pommes de terre bouillies ; on peut aussi en faire des purées, des chaussons, des soupes ou des ragoûts, ou la jeter dans la grande friture après l'avoir fait bouillir ou cuire à la vapeur. Le tapioca et le fofou sont faits à partir de farine de manioc.

Le **sorgho** était mangé en Égypte il y a plus de 4000 ans. Cinquième céréale mondiale, le sorgho mûrit rapidement et apprécie les sols très arides ; c'est la céréale qui produit le plus d'énergie alimentaire par personne ou par unité d'énergie mécanique dépensée. Riche en amidon, le sorgho a une teneur en protéines comparable à celle du blé et du maïs, mais sa transformation en aliment bon à manger est plus difficile.

* La population Acholi vit dans la région du nord de l'Ouganda et du sud du Soudan.